

# ***Stéréotypes différentialistes et rapports de dominations entre hommes et femmes***

Sophie Heine<sup>1</sup>

## **Diverses formes de domination**

Les injustices affectant les femmes sont encore nombreuses et multiformes. Des inégalités dans la prise en charge des tâches domestiques et des enfants aux disparités salariales et dans l'accès aux postes de pouvoir, en passant par les discriminations sur le lieu de travail ou en politique, ces désavantages ont été maintes fois soulignés<sup>2</sup>. Plus gravement encore, les femmes continuent à subir de multiples formes de violence, en particulier dans la sphère privée. Le concept d'« abus », issu du vocabulaire anglo-saxon, permet d'englober non seulement la violence physique mais aussi le harcèlement verbal, psychologique, émotionnel, sexuel et financier<sup>3</sup>. De plus en plus, les experts en la matière soulignent les liens étroits qu'entretiennent ces différentes formes de violence. Les différentes manifestations de la violence domestique se caractérisent par un même objectif de contrôle et par une dynamique similaire: un cycle récurrent – montée de la tension, éclatement de la violence, « lune de miel »<sup>4</sup> – vise à instaurer le plus grand contrôle possible sur les femmes concernées. Ce cycle se retrouve dans toutes les formes d'abus, peu importe que celui-ci soit de nature avant tout physique, verbale, psychologique ou tout cela à la fois.

De nombreux ouvrages ont mis en évidence les ressorts psychologiques de l'abus et du harcèlement perpétrés par des « pervers narcissiques » et autres « manipulateurs pervers »<sup>5</sup>. Si de telles analyses ont permis d'identifier un phénomène jusqu'alors peu pris en compte et d'élargir ainsi l'approche classique de la violence domestique à d'autres formes de contrôle, de manipulation et de harcèlement, elles donnent cependant à ces phénomènes une interprétation excessivement psychologisante. Plus spécifiquement, elles attribuent aux

---

<sup>1</sup> Maître de conférence à *Queen Mary University of London* et chercheure associée à *Oxford University (St Anthony's College)*.

<sup>2</sup> Voir par exemple les données fournies dans: Dominique Meda, *Le temps des femmes. Pour un nouveau partage des rôles*, Paris, Flammarion, 2008

<sup>3</sup> Voir la définition très complète amendée par le gouvernement britannique en septembre 2012: <http://www.homeoffice.gov.uk/media-centre/news/domestic-violence-definition>. Pour la Belgique, voir la définition arrêtée en 2006 reprise sur le site d'Amnesty International: « On entend par violence dans les relations intimes un ensemble de comportements, d'actes, d'attitudes d'un des partenaires ou ex-partenaires qui visent à contrôler ou à dominer l'autre. Elles comprennent les agressions, les menaces ou les contraintes verbales, physiques, sexuelles ou économiques, répétées ou amenées à se répéter, portant atteinte à l'intégrité de l'autre et même à son intégration socioprofessionnelle. » <http://www.amnestyinternational.be/doc/les-blogs/le-blog-de-claire-pecheux/article/violences-conjugales-ou-en-est-la>

<sup>4</sup> Ce cycle de la violence (voir sa description détaillée sur le site suivant :

[http://www.sosfemmes.com/violences/violences\\_cycles.htm](http://www.sosfemmes.com/violences/violences_cycles.htm)), souvent attribué à la violence physique, s'applique également aux cas de violences avant tout psychologiques.

<sup>5</sup> Marie-France Hirigoyen, *Le harcèlement moral : la violence perverse au quotidien*, Paris, Pocket, 2000 ; Jean-Charles Bouchoux, *Les pervers narcissiques : qui sont-ils ? Comment fonctionnent-ils ? Comment leur échapper ?*, Edition Eyrolles, 2011.

manipulateurs pervers divers troubles de la personnalité – paranoïa, sociopathie, narcissisme, tempérament borderline – pour expliquer leur niveau très bas d'empathie, leur volonté obsessionnelle de contrôle et leur tempérament manipulateur. Certes, il est important de prendre en compte ces facteurs psychologiques. Toutefois, une telle approche risque clairement d'isoler le problème de la violence domestique des rapports sociaux plus larges. Dans la perspective prédominante sur le sujet, l'homme contrôlant ou violent est appréhendé comme un psychopathe ou un malade mental qu'il s'agit avant tout de fuir et de dénoncer. On passe alors facilement de l'approche psychologisante à l'approche criminalisante. La condamnation juridique des cas de violence dans le couple constitue bien entendu un immense progrès pour les droits humains en général et pour ceux des femmes en particulier. Mais si elle est nécessaire, une telle approche est loin d'être suffisante. Elle ne permet pas d'expliquer pourquoi de tels troubles de la personnalité conduisent à de l'abus essentiellement de la part des hommes. On trouve en effet des névroses et problèmes psychologiques dans l'ensemble de la population mais c'est avant tout chez les hommes qu'ils semblent être associés à des schémas de violence dans le couple.

Il est nécessaire d'aller au-delà de l'approche psychologisante pour mettre en évidence, d'une part, les liens qu'entretiennent l'abus et la violence dans le couple avec les rapports de domination entre les sexes dans la société et, d'autre part, le rôle joué par certains stéréotypes dans la justification des relations inégalitaires entre les sexes. En effet, les croyances qui permettent la consolidation et la légitimation des inégalités et discriminations affectant la plupart des femmes facilitent aussi l'abus d'une partie d'entre elles dans la sphère privée. En d'autres termes, on ne peut comprendre les ressorts de l'abus et de la violence contre les femmes si l'on ne dénonce pas les stéréotypes plus larges qui les sous-tendent. L'acceptation généralisée de ces clichés empêche les femmes d'échapper non seulement aux situations d'abus les plus extrêmes mais aussi à leur situation d'infériorité dans la société en général.

Je voudrais à présent explorer certains de ces stéréotypes et la manière dont ils permettent de justifier diverses formes de domination. Notons qu'ils s'insèrent tous dans la croyance plus large selon laquelle il existerait des distinctions fondamentales et innées entre les hommes et les femmes allant bien au-delà des différences biologiques et concernant leurs préférences, comportements, capacités et rôles sociaux. Plus spécifiquement, la perception différenciée des attitudes des hommes et des femmes en matière d'empathie, de parenté, de sexualité et d'apparence permet de légitimer plusieurs formes de domination affectant l'ensemble des femmes. Cette perception différenciée peut aussi contribuer à éclairer les situations d'abus et de harcèlement dans lesquelles la coercition ne joue qu'un rôle mineur. Comme on l'a dit, ces formes de violence dans le couple semblent s'être accrues ces dernières années, parallèlement à la plus grande indépendance gagnée par les femmes et à la condamnation plus forte des actes de violence explicite. Le fait que des femmes indépendantes financièrement et professionnellement puissent rester aussi longtemps dans de telles situations ne peut être simplement attribué à la peur de la violence physique, marginale dans de tels cas. En revanche, les stéréotypes examinés dans la suite de cet article jouent sans doute un rôle décisif dans l'instauration de ces formes plus subtiles de contrôle.

## Contraintes esthétiques

De tout temps, on a voulu que les femmes se soucient de leur apparence. Depuis toujours également, on considère leur allure comme l'un de leurs atouts majeurs dans la séduction de l'autre sexe. Le « mythe de la beauté » s'est cependant intensifié depuis les années 1980<sup>6</sup>. Posant que la valeur intrinsèque des femmes réside avant tout dans leur beauté, les exigences découlant de cet idéal se sont accrues et diversifiées, au point d'en devenir quasi inaccessibles. De fait, l'idéal contemporain de beauté féminine est à la fois étroit et difficilement atteignable: minceur, jeunesse, épilation parfaite, cheveux soyeux, peau lisse, poitrine généreuse... Que ce soit sur les écrans de télévision, dans les journaux, les films, la publicité ou les magazines, les représentations de tels canons esthétiques sont envahissantes et littéralement impossibles à éviter. Plus fondamentalement, la beauté ne cesse d'être appréhendée comme une caractéristique et un atout spécifiquement féminins<sup>7</sup>. Pour plaire, les femmes doivent être belles. Pour sentir qu'elles plaisent, elles doivent entendre qu'on les trouve belles. Et pour se sentir belles, elles doivent suivre les recommandations de la culture dominante. Peu importe les sacrifices que cela requiert, « il faut souffrir pour être belles », comme cela se répète de mères en filles depuis des générations.

Je ne m'intéresserai pas ici à la question de savoir si la plus grande attention portée par les femmes à leur apparence est naturelle ou construite. Comme dans le cas des autres stéréotypes sur la supposée « nature féminine », la meilleure position de défaut est celle du scepticisme par rapport à tous les dogmes, différentialistes comme constructivistes. Certes, la socialisation distincte des deux sexes est clairement établie, y compris en matière d'apparence. Il est dès lors probable que les différences dans ce domaine soient avant tout le fruit d'une construction sociale, tout comme les autres distinctions comportementales entre les sexes<sup>8</sup>. Toutefois, tant que les individus des deux sexes ne seront pas socialisés de façon identique, on ne peut véritablement ni démentir la vision différentialiste ni prouver l'approche constructiviste. Dès lors, ce qui importe avant tout c'est de souligner à quel point la contrainte de la beauté qui s'impose aux femmes fonctionne comme un élément limitant leur liberté et renforçant leur infériorité. Ces canons esthétiques sont en effet lourds et pesants. Peu de femmes s'opposent à l'idée même de la coquetterie ou de la séduction par l'apparence mais beaucoup d'entre elles trouvent ardu de se conformer aux critères dominants en la matière. Un grand nombre de femmes souffrent également d'être réduites à leur apparence plutôt que d'être appréhendées sur d'autres bases. Les critères de beauté sont en effet souvent utilisés comme un carcan débilisant et infériorisant. Le fait d'être avant tout appréhendées sur base de leur physique désavantage les femmes à maints égards. Combien de fois n'entend-on pas des critiques positives ou négatives sur leur physique dans des contextes qui n'ont pourtant absolument rien à voir avec l'apparence? Ce biais peut constituer un

---

<sup>6</sup> Naomi Wolf, *The Beauty Myth. How Images of Beauty are Used Against Women*, Londres, Vintage Books, 1991. Voir aussi mon court article sur la question des possible stratégies alternatives: Sophie Heine, "Apparence physique: les femmes sont toujours perdantes", *Politique, Revue de débat*, Novembre-Décembre 2011, <http://politique.eu.org/spip.php?article2140>, op. cit., 1991.

<sup>7</sup> Pour une approche plutôt différentialiste de cette question de l'apparence, voir : Nancy Huston, *Reflets dans un œil d'homme*, Leméac, 2012.

<sup>8</sup> John Stuart Mill, *The Subjection of Women in On Liberty and Other Essays*, Oxford, Oxford University Press, 2008 [1869], p 528, p 532.

obstacle de taille à l'implication des femmes dans les postes de pouvoir, qui supposent souvent de la visibilité et de la représentation. Corollairement, la réduction des femmes à leur apparence les empêche de peser autant que les hommes sur les grandes orientations sociétales, politiques ou économiques. Outre le fait qu'elles constituent des barrières supplémentaires à l'obtention de postes clés, les contraintes de beauté pesant sur les femmes contribuent plus largement à les insécuriser<sup>9</sup>. La beauté est, par définition, un attribut difficile à saisir et à définir. En plus d'être particulièrement exigeants, les canons esthétiques aujourd'hui dominants incluent un idéal de jeunesse qui les rend nécessairement évanescents. L'impossibilité d'atteindre parfaitement cet idéal, tout comme le fait qu'il soit aussi déterminant dans l'autodéfinition des femmes expose forcément ces dernières à une insécurité permanente.

Les remarques sur le physique des femmes peuvent être utilisées comme un instrument de contrôle et de domination très puissant. Tant les commentaires subreptices des conjoints que les remarques de la part de collègues ou de connaissances conduisent à affaiblir chez les femmes leur estime d'elles-mêmes. Souvent, de tels commentaires sont prononcés sans mauvaise intention. Mais ils n'en ont pas moins pour effet de renforcer l'idée, chez la plupart des femmes, que leur apparence est primordiale. Par ailleurs, la prévalence de ces critères en fait des outils potentiels de domination beaucoup plus forte, comme dans les cas de violence domestique incluant du harcèlement et de l'abus verbal et psychologique. On l'a dit, pour contrôler leur partenaire, de plus en plus d'hommes dominateurs utilisent d'autres moyens que la simple force physique. Parmi l'arsenal des abuseurs figurent la critique, l'insulte et le dénigrement, notamment sur l'apparence. S'il est aisé de réduire l'estime de soi de n'importe qui par des critiques portant sur l'apparence, de telles attaques sont susceptibles de créer un plus grand doute chez les femmes que chez les hommes, étant donné les normes esthétiques qu'elles subissent. La plupart des femmes considèrent en effet toujours que la beauté – surtout aux yeux de leur conjoint – est essentielle à leur identité personnelle. Certaines études montrent même qu'une majorité de jeunes filles préfèrent être belles plutôt qu'intelligentes<sup>10</sup>. Par conséquent, les femmes sont davantage susceptibles de se sentir humiliées et diminuées dans leur estime d'elles-mêmes quand elles subissent des dénigrements remettant en question leur physique. Dans l'abus psychologique, ce stéréotype peut être utilisé de façon positive ou négative. C'est d'ailleurs un mécanisme typique de la violence psychologique de sans cesse jouer sur ces deux aspects pour introduire le doute dans l'esprit de la victime. Ainsi, la femme subissant de la violence psychologique n'est pas seulement régulièrement insultée sur son apparence mais entend aussi, de temps à autres, de merveilleux compliments. Cette alternance entre insultes et compliments fait partie d'un même mécanisme intrinsèque au

---

<sup>9</sup> Wolf, op. cit., 1991.

<sup>10</sup> Kat Banyard, *The Equality Illusion. The Truth about Women and Men Today*, Faber and Faber, 2010, p 26. Quant aux problèmes de poids, ils sont toujours plus répandus parmi les femmes que dans la population masculine : Ibid., p 33. Voir aussi : Eva Wiseman, « Uncomfortable in our skin : the body-image report », *The Observer*, 10 June 2012.

harcèlement qui a pour effet de créer la confusion et l'insécurité dans l'esprit des femmes concernées<sup>11</sup>.

### « Femme objet » versus « femme décente »

Les courants féministes soulignent depuis longtemps le problème de l'objectification. L'image de la femme-objet qui imbibes les esprits des hommes comme des femmes et transparaît dans les médias, la publicité et la culture dominante<sup>12</sup> est intimement liée à une vision différenciée de la sexualité. Les hommes sont censés avoir une sexualité prédatrice et dominante, tandis que les femmes sont toujours considérées avant tout comme des « proies » sexuelles<sup>13</sup>. La passivité est perçue comme plus importante dans la sexualité féminine : non seulement dans l'acte sexuel lui-même mais aussi dans les rapports de séduction en général. Etant avant tout perçues comme des objets plutôt que comme des sujets de désir, les femmes doivent davantage réprimer leurs élans. Non seulement, il est mal perçu qu'elles se montrent trop explicites quand elles cherchent à séduire, mais on les décourage aussi d'avoir un grand nombre de partenaires sexuels. Si cela relève de nos jours d'une norme plus tacite qu'explicite, une femme à la sexualité active et libérée continue à être jugée négativement, alors qu'un homme se comportant de la même façon, loin d'être dénigré, est souvent valorisé pour sa virilité. Il sera même parfois qualifié avec admiration et intérêt de « Don Juan » ou de « Casanova ».

L'image de la « femme-objet » fonctionne clairement comme un stéréotype ambivalent : il peut être tour à tour positif ou négatif ou les deux en même temps. Beaucoup de femmes aiment d'ailleurs être des objets de désir, qu'il s'agisse de leur inclination naturelle ou qu'elles veuillent se conformer à un stéréotype en apparence valorisant. Pourtant, ce stéréotype peut aussi être utilisé pour les diminuer, les insécuriser ou les contrôler. Les qualificatifs de « salope » ou de « putain », intimement liés à l'image de la femme-objet, ne sont pas particulièrement positifs. Le premier est utilisé comme un repoussoir servant à dissuader les femmes d'adopter des comportements sexuels trop libérés et à les convaincre de se conformer à leur rôle d'objets sexuels passifs. Quant au second, il évoque la figure extrême et honnie de la « femme-objet », celle qui l'est pour tous les hommes et qui a pour unique fonction la satisfaction du désir masculin. Ces deux représentations négatives indiquent aux femmes le juste milieu qu'elles doivent adopter : si une sexualité autonome et dominante leur est symboliquement déconseillée, devenir les objets de tous les hommes ne constitue pas non plus une voie socialement acceptable. La femme idéale, selon la norme sexuelle dominante, est celle qui se conduit en objet, mais uniquement pour son partenaire.

L'image de la femme objet peut également être utilisée comme un repoussoir pour contrôler non seulement la sexualité mais aussi les tenues des femmes, par opposition à la figure encore

---

<sup>11</sup> Ces comportements versatiles peuvent être associés à des troubles de la personnalité pouvant se traduire par un tempérament du type « Jekyll et Hyde » : Beverly Engel, *The Jekyll and Hyde syndrom. What to do if someone in your life has a dual personality or if you do*, John Wiley and Sons, 2007.

<sup>12</sup> Valérie Daoust, « le discours sur l'hypersexualisation ou le divorce sujet/objet », *Conjonctures*, n°44, Automne 2007, p 84.

<sup>13</sup> Florence Montreynaud, « La prétendue séduction 'à la française' n'est que de la violence sexuelle », *Le Monde*, 24 Aout 2011.

courante de la « femme décente ». Tandis que cette antinomie symbolique est omniprésente dans les milieux patriarcaux, elle ne constitue l'apanage d'aucune culture en particulier. Le conservatisme en matière de mœurs et les tendances patriarcales imbibent en effet de nombreux milieux sociaux. Dans les cas extrêmes, l'opposition symbolique entre « femme-objet » et « femme décente » se transforme en véritable prison. Comme on l'a déjà mentionné, l'un des objectifs des hommes abuseurs dans les rapports de couple est le contrôle de leur partenaire. Ce contrôle peut s'appliquer au comportement général de la femme, à sa sexualité ou à ses contacts avec l'autre sexe<sup>14</sup>. A cet égard, l'image négative de la « femme-objet », opposée à la figure valorisée de la « femme décente », peut aisément devenir un outil de contrôle très puissant. Ce double critère peut aussi être utilisé pour imposer aux femmes certaines règles vestimentaires strictes, comme par exemple : ne pas porter de jupes ou de hauts talons, éviter les robes trop courtes, les décolletés ou le maquillage. Dans les configurations les plus dominatrices, enfreindre ces règles peut conduire à de la violence physique ou verbale utilisant les images de la « salope » et de la « putain ». Le stéréotype de la « femme-objet », dont la sexualité et le corps doivent idéalement être soumis à un seul homme, joue ici un rôle primordial pour faciliter ce genre d'abus. Imprégnés des croyances dominantes sur la sexualité, les abuseurs estiment légitime d'opérer un contrôle sur l'habillement ou la sexualité de leur partenaire et de les sanctionner quand elles ne s'y conforment pas. Les femmes concernées acceptent parfois ce contrôle par peur de ne pas respecter l'image valorisée de la sexualité féminine ou d'être associées à des représentations connotées trop négativement. Mais répétons-le: cette tendance découle avant tout d'une volonté de contrôler le corps, l'apparence et la sexualité des femmes plutôt que de croyances religieuses ou d'affiliations culturelles particulières.

### **« Nature féminine » et empathie**

Outre ces clichés sur l'apparence et la sexualité, on trouve également dans le discours différentialiste dominant l'idée que la « nature féminine » se définirait par une plus grande capacité d'empathie. Le tempérament des femmes les pousserait à se tourner naturellement vers autrui. Elles seraient plus coopératives, douces, sensibles, pacifiques et useraient facilement de la parole et de l'interaction pour résoudre les problèmes. Ces aptitudes particulières sont en général opposées aux caractéristiques naturelles des hommes, qui seraient quant à eux spontanément égoïstes, conflictuels, durs, agressifs, compétitifs et favoriseraient la confrontation en cas de problèmes. La littérature de vulgarisation sur les problèmes de couple et les rapports amoureux<sup>15</sup>, les médias ainsi que des écrits à prétention scientifiques<sup>16</sup> usent abondamment de tels stéréotypes.

---

<sup>14</sup> Ces différentes formes de contrôle du corps, de la sexualité et de l'apparence peuvent être rapprochées de l'une des figures caractérisant le « Dominator » selon Pat Craven : Pat Craven, *Living with the Dominator: A Book about the Freedom Programme*, Freedom Publishing, 2008.

<sup>15</sup> Voir par exemple le bestseller : John Gray, *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, Paris, Michel Lafon, 1999.

<sup>16</sup> Simon Baron-Cohen, *The Essential Difference: Men, Women and The Extreme Men Brain*, Penguin Books, 2004.

Comme l'ont souligné certaines féministes, cette croyance est en réalité dotée d'une base scientifique bien faible. En effet, les théories sur les différences hormonales ou cérébrales, tout comme les références à la théorie de l'évolution pour expliquer la plus grande douceur ou empathie féminines, sont contredites par un grand nombre d'études<sup>17</sup>. D'un autre côté, la socialisation distincte des individus en fonction de leur sexe a été maintes fois analysée. Ainsi, alors que les petites filles sont inondées de jouets les encourageant à se soucier d'autrui – poupées et autres petites créatures à traiter avec attention et douceur, mini-cuisines et petites trousse d'infirmières –, les petits garçons continuent à recevoir des jeux de construction et de stratégie, des pistolets, des soldats et des épées. De manière générale, les comportements agressifs sont acceptés et même applaudis quand ils sont adoptés par les garçons, tandis que les mêmes attitudes sont désapprouvées chez les filles<sup>18</sup>.

Mais au-delà des controverses scientifiques ou pseudo-scientifiques sur le sujet, il importe surtout de souligner que le cliché de l'empathie féminine permet de légitimer de nombreuses inégalités. Ainsi, il fournit une justification aisée au fait que les femmes continuent à être majoritaires dans les professions liées au soin, au ménage, à la prise en charge des enfants – emplois souvent peu payés et peu valorisés socialement. Il facilite aussi la stigmatisation des femmes qui ne se conforment pas à cette attente de douceur, d'empathie et de coopération : les femmes de carrière, ambitieuses, chefs d'entreprise ou, tout simplement, dotées d'un fort tempérament se voient souvent reprocher de ne pas être très féminines, voire, de ne pas être de véritables femmes. Beaucoup de femmes ambitieuses essaient alors d'adapter leur comportement aux clichés dominants sur la féminité. Ainsi, des femmes occupant des postes de pouvoir insisteront davantage sur la coopération et la collaboration ou sur le fait qu'elles dirigent leur entreprise, leur pays ou leur organisation comme un ménage harmonieux. D'autres encore mettront en avant le concept du « care » (« soin ») comme solution aux problèmes sociaux<sup>19</sup>.

Par ailleurs, le présupposé largement partagé d'une empathie féminine naturelle – associé à une accusation d'anormalité contre les femmes qui s'en éloignent – pourrait avoir pour effet d'inciter les femmes à adopter des comportements plus passifs, voire, soumis. Or, quand elle se fait excessive et conduit les femmes à oublier leurs propres besoins, l'empathie cesse d'être une qualité pour devenir un véritable obstacle à la liberté. Ce postulat intégré par les femmes elles-mêmes pourrait les pousser à tolérer des situations inacceptables et les rendre plus vulnérable à certaines formes de manipulation, de violence ou de harcèlement.

---

<sup>17</sup> Pour une revue des études moins connues qui donnent des résultats contradictoires avec le différentialisme biologique, voir Natasha Walter, *Living Dolls: The return of Sexism*, Londres, Virago Press, 2010 ; Voir aussi : Irène Jonas, *Moi Tarzan, Toi Jane, Critique de la réhabilitation « scientifique » de la différence hommes/femmes*, Editions Syllepse, 2011.

<sup>18</sup> Rolf Loeber et DP Farrington, "Young children who commit crime: Epidemiology, developmental origins, risk factors, early interventions, and policy implications", *Development and Psychopathology*, 2000, 12(4).

<sup>19</sup> « Martine Aubry : le 'care' c'est une société d'émancipation », *Le Monde magazine*, 6 juin 2010.

Comme on l'a déjà remarqué, l'intimidation et la coercition sont rarement les seuls éléments empêchant les femmes de sortir de situations de maltraitance<sup>20</sup>. Le fait que la plupart des femmes partagent l'idée qu'elles sont naturellement plus sensibles, plus douces et plus gentilles pourrait aussi contribuer à expliquer pourquoi autant de victimes de maltraitements excusent ou pardonnent leur abuseur. Combien de femmes dans ce genre de situations n'affirment-elles pas aimer leur conjoint malgré tout? Combien d'entre elles ne répètent-elles pas les excuses mises en avant par leur partenaire pour justifier des comportements violents ou harcelants – enfance ardue, agressivité difficile à contrôler, frustrations, alcool ? Bien entendu, ce genre de comportement indulgent suppose des sentiments intenses pour le conjoint maltraitant. C'est une évidence toujours utile à rappeler, tant elle est négligée par la plupart des analyses sur le sujet : une dynamique délétère de violence ou de harcèlement n'exclut pas des sentiments amoureux intenses. Mais la tendance des femmes à aimer de façon beaucoup plus désintéressée et altruiste que les hommes pourrait contribuer à expliquer pourquoi elles ont des difficultés à sortir de ce genre de situations. Autrement dit, le fait que les femmes sont perçues et se considèrent elles-mêmes comme plus empathiques, plus altruistes et plus compréhensives, pourrait accroître leur vulnérabilité face aux hommes usant de diverses formes de violence.

De même, si les femmes s'autorisent rarement à adopter les mêmes comportements que les hommes abuseurs, c'est sans doute aussi parce qu'elles ont été éduquées à la gentillesse et à la passivité. Ainsi, la plupart des femmes ont du mal à user de la menace physique, verbale ou juridique et encore plus à recourir à de véritables formes de coercition. Bien entendu, la peur des représailles joue un rôle prépondérant dans le fait que la violence physique soit le fait des hommes plutôt que des femmes. On ne peut nier la supériorité physique de la plupart des hommes par rapport à la majorité des femmes. Cependant, rien n'empêcherait en théorie les femmes de recourir à des menaces ou à de l'intimidation, par exemple en usant de certaines armes ou de forces extérieures. Des études très convaincantes tendent en effet à démontrer que les femmes ne sont pas naturellement moins agressives que les hommes, même si elles tendent ensuite à nier ou à atténuer cette agressivité pour se conformer à la norme sociale en la matière. Etant donné la complexité des liens entre hormones et comportements, le niveau plus élevé de testostérone chez les hommes ne garantit nullement un degré d'agressivité plus élevé<sup>21</sup>. Néanmoins, le niveau naturel de combativité des femmes se traduit beaucoup plus rarement par des actes d'intimidation, de menaces ou de violence. Il est également exceptionnel que les femmes utilisent les enfants pour contrôler leur conjoint ou répondre à l'abus de ce dernier. Peu de femmes décident d'abandonner homme et enfants pour se concentrer sur leurs besoins égoïstes, contrairement aux nombreux hommes qui adoptent ce genre de comportements. Les femmes se risquant à ce genre d'attitudes sont d'ailleurs vite perçues comme des irresponsables ou des malades mentales<sup>22</sup>. Par ailleurs, dans les

---

<sup>20</sup> Voir les témoignages concernant l'"emotional abuse" sur le site de Women's aid:

<http://www.womensaid.org.uk/domestic-violence>

[articles.asp?section=00010001002200410001&itemid=1294&itemTitle=Support+for+survivors](http://www.womensaid.org.uk/domestic-violence/articles.asp?section=00010001002200410001&itemid=1294&itemTitle=Support+for+survivors)

<sup>21</sup> J. R. Lightdale and D. A. Prentice, "Rethinking sex differences in aggression: aggressive behaviour in the absence of social roles", *Personality and Social Psychology Bulletin*, 20 (1), February 1994.

<sup>22</sup> Germaine Greer, *The Female Eunuch*, Londres, Mac Gibbon and Kee, 1970, p 361-362.



situations de violence verbale et émotionnelle, il est rare que les femmes réagissent en tentant d'insécuriser leur partenaire par des formes similaires d'attaque ou de dénigrement.

Certes, les femmes subissant du harcèlement ou de la violence sont rarement totalement passives. Toutefois, leurs réactions consistent rarement à user les mêmes procédés que leur partenaire « abuseur ». Le fait que la majorité des femmes pensent être plus douces, plus gentilles et plus empathiques que les hommes pourrait en partie expliquer leur réticence à adopter ce genre d'attitudes. D'autant plus que le présupposé sur la douceur et l'empathie spontanées des femmes va de pair avec le cliché d'un égoïsme et d'une agressivité intrinsèques aux hommes. Beaucoup de femmes continuent en effet à valoriser les diverses expressions de l'égo et de la force physique communément attribués à la gente masculine. L'intégration de ces poncifs par les deux sexes dès le plus jeune âge pourrait constituer un facteur supplémentaire expliquant l'indulgence générale dont jouissent encore les hommes – de la part de la société et des femmes elles-mêmes – quand ils se montrent indifférents, cruels, intimidants, harcelants ou violents<sup>23</sup>.

## **L'instinct et le devoir des mères**

Un autre cliché différentialiste proche de celui d'une « nature féminine » empathique et qui est redevenu particulièrement en vogue est celui de la « mère sacrificielle ». De plus en plus de discours font en effet appel au supposé « instinct maternel » pour justifier les nombreux renoncements encore et toujours attendus de la part des mères. Celles-ci sont toujours censées faire passer leur carrière, hobbies et préférences personnelles après ceux de leurs enfants, particulièrement quand ils sont encore des bébés, alors qu'on continue à attendre des hommes qu'ils fassent de brillantes carrières et gagnent le plus gros salaire du ménage. Ces discours mobilisent à profusion le préjugé d'une « nature » plus altruiste des femmes et ajoutent que cette empathie spontanée s'appliquerait avant tout aux enfants. L'idée que le rôle de mère comprendrait des devoirs plus importants que celui du père et que ces différences seraient fondées sur la biologie est souvent complétée par l'argument, implacable, du bien-être des enfants. Les mères sont alors facilement culpabilisées de ne pas passer assez de temps avec leurs bébés et jeunes enfants<sup>24</sup>. Ce genre de discours légitime donc le fait que de nombreuses femmes sacrifient une grande partie de leurs plaisirs, objectifs personnels ou professionnels pour se consacrer à leur progéniture. Si de tels renoncements résultent en partie de facteurs économiques et institutionnels, ils sont aussi renforcés par la peur d'être considérées comme de « mauvaises mères » tenues pour responsables des moindres difficultés affectant leurs enfants. Ces contraintes symboliques s'imposent extrêmement tôt, les femmes étant éduquées dès leurs plus jeunes âges à prendre soin de mille et une adorables poupées. A l'âge adulte, les attentes sociales liées à la maternité les assaillent tout particulièrement pendant la grossesse et au moment de décider ou non d'allaiter leurs

---

<sup>23</sup> Selon Germaine Greer, les femmes devaient cesser d'admirer l'agressivité et la violence masculines pour diminuer les risques de violence domestique : Germaine Greer, *The Female Eunuch*, Londres, Mac Gibbon and Kee, 1970, p 354-355.

<sup>24</sup> Elisabeth Badinter, *Le conflit. La femme et la mère*, Paris, Flammarion, 2010.

nouveau-nés. Leur liberté de choisir leur propre façon de vivre la maternité, y compris dans des aspects aussi intimes que l'allaitement, se voit dès lors dramatiquement réduite.

En dehors des rapports de domination « ordinaires » entre les sexes, les hommes dominateurs peuvent facilement mobiliser les stéréotypes ambivalents sur la maternité pour contrôler leur partenaire. Ainsi, il est fréquent qu'ils traitent leur conjointe de « mauvaises mères »<sup>25</sup>. Que l'objectif soit d'impliquer davantage les femmes dans la prise en charge des enfants, de les insécuriser ou de diminuer leur estime d'elle-même, le maniement versatile de ce stéréotype est souvent très efficace<sup>26</sup>. Dans certains cas, les femmes concernées se mettent alors à réellement douter de leurs aptitudes maternelles. D'autres n'osent plus rien demander à leur conjoint abuseur concernant le ménage ou les enfants, permettant alors à ce dernier de se transformer en véritable « roi de la maison »<sup>27</sup>. Les normes sociales sur la maternité – largement répandues dans la société et imprégnant les mentalités des femmes elles-mêmes – affaiblissent donc les femmes face aux hommes violents, irresponsables, contrôlant ou égoïstes. Beaucoup d'hommes abuseurs ont de leur côté des croyances très conservatrices sur les rôles respectifs des hommes et des femmes dans le foyer qui leur permettent de justifier leur propre comportement. Dans un tel schéma, il reviendrait aux femmes d'accomplir toutes les tâches ménagères et d'assumer l'essentiel de la prise en charge des enfants, peu importe la charge de travail que cela comporte et de l'emploi rémunéré ou des hobbies qu'elles peuvent avoir par ailleurs. Dans les pires situations, ils peuvent aussi maltraiter leur femme devant les enfants. Mais alors qu'ils se comportent eux-mêmes très souvent en mauvais parents ou en parents déficients, le recours aux clichés bien ancrés sur la maternité les met en mesure de culpabiliser les mères avant tout<sup>28</sup>. Il peut même arriver que les hommes abuseurs parviennent à culpabiliser leur victime pour les actes de harcèlement ou de violence qu'ils ont eux-mêmes commis<sup>29</sup>. L'argument des enfants est ici souvent utilisé, en particulier quand les femmes réagissent de façon explicite aux attaques dont elles font l'objet : les mères victimes d'abus finissent alors par se sentir responsables des mots et gestes dont leurs enfants sont témoins. Les abuseurs peuvent aussi employer le stéréotype « bonne mère vs mauvaise mère » pour contrôler leur partenaire en menaçant cette dernière de la dénoncer comme inapte à la parenté<sup>30</sup>. Ils suscitent alors chez cette dernière la peur d'être perçue comme une mauvaise mère, de subir un opprobre sociale out de perdre la garde de ses enfants en cas de séparation. De telles menaces ont souvent pour effet de pousser les femmes victimes d'abus, de contrôle ou de manipulation à s'enfermer dans le mutisme, à se replier sur elles-mêmes ou à rester coincées dans des situations intolérables.

## **S'attaquer à la domination plutôt qu'à la différence**

---

<sup>25</sup> Voir les témoignages repris sur le site de l'organisation britannique « Women's aid » :

<http://www.womensaid.org.uk/>

<sup>26</sup> Craven, 2008, op. cit.

<sup>27</sup> Ibid

<sup>28</sup> Ibid

<sup>29</sup> Ellen Fish, Mandy McKenzie and Helen MacDonald, *Bad Mothers and Invisible Fathers: Parenting in the context of domestic violence*, Discussion Paper no.7, *Domestic Violence Resource Centre Victoria*, 2009.

<sup>30</sup> Craven, op. cit., 2008.

Malgré les progrès réalisés en la matière, les femmes continuent à subir de très nombreuses inégalités, discriminations et oppressions qui les empêchent d'orienter leur existence comme elles le souhaiteraient. Les stéréotypes sur la supposée « nature féminine » font partie des raisons expliquant la persistance de la domination des hommes sur les femmes. Ces croyances largement partagées facilitent diverses formes de dominations, graves ou ordinaires. Que ce soit à cause de l'évolution de la législation – aujourd'hui beaucoup plus punitive – ou de l'amélioration de la condition féminine, les formes de violence dans le couple se sont clairement complexifiées. Globalement plus éduquées, moins dépendantes financièrement et davantage conscientes de leurs droits, moins de femmes peuvent aujourd'hui être maintenues dans des situations de sujétion manifeste. En revanche, des formes plus subtiles de violence se sont développées, qui comportent de la manipulation et de l'abus verbal et psychologique. Or, on ne peut saisir ces formes particulières d'abus sans prendre en compte le rôle joué par les stéréotypes plus larges concernant les différences sociales et comportementales attribuées aux deux sexes. Dès lors, les formes extrêmes de contrôle qui peuvent s'installer dans les couples ne se distinguent que par leur intensité des rapports de domination plus larges facilités par ces stéréotypes. Les mêmes clichés différentialistes sont mobilisés pour légitimer les privilèges détenus par les hommes dans la société et pour instaurer une oppression plus ouverte sur certaines femmes dans la sphère privée. En d'autres termes, les diverses manifestations des rapports de domination entre les sexes se différencient par leur degré plutôt que par leur nature. Par conséquent, il est dans l'intérêt de toutes les femmes de prendre conscience de l'usage de cette rhétorique différentialiste.

Toutefois, la question de savoir s'il existe ou non des distinctions cognitives et comportementales naturelles entre les sexes est non seulement difficile à trancher mais, en fin de compte, assez secondaire. Se focaliser sur les controverses séculaires entre différentialistes et constructivistes peut aussi avoir pour effet pervers de détourner l'attention de problèmes plus significatifs. Plutôt que de dépenser leur énergie à tenter de prouver – souvent en vain – le caractère construit des différences attribuées aux deux sexes, les organisations féministes devraient surtout dénoncer les dominations légitimées par ces discours. Par ailleurs, la rhétorique alternative à élaborer ne devrait pas nécessairement reposer sur des postulats constructivistes. En effet, il serait à la fois plus prudent et plus intelligent d'un point de vue stratégique de ne pas rejeter en bloc la croyance dans des différences naturelles dans les comportements des hommes et des femmes. Ne pourrait-on pas à la place explorer les voies d'un différentialisme de type émancipateur ? Si les féministes veulent être entendues par une majorité de femmes (et par une quantité substantielle d'hommes), elles ne peuvent inlassablement camper sur la posture constructiviste classique. En effet, ce qui pose problème dans les clichés sur la « nature féminine » c'est avant tout qu'ils permettent de maintenir les femmes dans une situation d'infériorité. Il s'agit donc prioritairement de proposer des principes permettant aux femmes de sortir de ces dominations et de devenir plus libres d'orienter leur existence. Ce double travail de déconstruction et de proposition servirait la cause de toutes les femmes. Si cette tâche doit être entreprise d'abord et avant tout par les femmes, elle devrait se faire en collaboration avec les hommes se battant pour l'émancipation de tous. Même si les intérêts des hommes et des femmes sont souvent inconciliables dans la

sphère privée, une approche féministe généralement « anti-hommes » serait en pratique tout bonnement irréaliste. En effet, la plupart des femmes continuent à aimer les hommes. Et y compris dans les cas de violence et d'abus, les sentiments sont rarement absents. Dès lors, si certains changements forcés des comportements masculins sont nécessaires pour empêcher les inégalités et la domination, il est tout aussi impératif de renforcer la coopération entre les individus des deux sexes là où leurs intérêts sont compatibles.